



HAL
open science

La schizophrénie linguistique chez Julia Kristeva et Nancy Huston

Justine Noyer

► **To cite this version:**

Justine Noyer. La schizophrénie linguistique chez Julia Kristeva et Nancy Huston. Centres et périphéries dans les littératures de langues romanes, Alliance EDUC; Université Paris Nanterre, Jul 2022, Nanterre, France. hal-04077137

HAL Id: hal-04077137

<https://hal.science/hal-04077137>

Submitted on 21 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La schizophrénie linguistique chez Julia Kristeva et Nancy Huston

Prénom et NOM : Justine NOYER

Titre et grade : Doctorante

Institution et Pays : Université Paris Nanterre, études romanes, France

Introduction

Parler plusieurs langues est une pratique courante aujourd'hui, mais qui ne s'est jamais reconnu différent selon la langue utilisée ? En 1966, un linguiste écrit que « le bilinguisme pourrait altérer l'intelligence de tout un groupe ethnique et conduire à un dédoublement de la personnalité » (Weisgerber dans Romaine, 108). Des études récentes montrent encore comment les bilingues se définissent et sont définis différents selon la langue utilisée ¹. Parler deux langues conduit-il donc à un dédoublement de la personnalité ? La linguiste Aneta Pavlenko a défini le terme de « schizophrénie linguistique » (2006), où la langue première est vue comme naturelle et réelle, tandis que la seconde est perçue comme artificielle et fausse. Ces définitions créaient ainsi une dichotomie entre le *soi* privé et le personnage public, et vont jusqu'à causer une peur des troubles de la personnalité, voir une absence d'identité linguistique (Pavlenko, 28). Ces mêmes interrogations se retrouvent dans les récits autobiographiques d'auteurs bilingues et exilés en France, Nancy Huston (Canadienne) et Julia Kristeva (Bulgare). En effet, toutes deux mettent en évidence des problématiques liées à *l'autre soi*, c'est-à-dire la perception dédoublée de soi, autant culturelle que spatiale. Ainsi, cet article s'articule autour du parallèle entre l'idée de schizophrénie linguistique du bilingue et le déracinement géographique de l'exilé. J'ai fondé ma lecture sur deux grandes thématiques : le parcours identitaire (les déplacements, les espaces) et la langue identitaire (du passé, du présent) (Baraona, 200).

¹ Chen Xiaohua, S. & Harris Bond, M. «Two languages, two personalities? Examining language effects on the expression of personality in a bilingual context», *Personality and social psychology*, bulletin 36, vol.11, 2010, pp.1514-1528 ;

Qi, W. & Yexin, J. « "My way or Mom's way?" The bilingual and bicultural self in Hong Kong Chinese children and adolescents », *Wiley on behalf of the society for research in child development*, vol.81, no.2. 2010, pp.555-567 ;

Ramirez-Esparza, N. & Garcia-Sierra, A. «The bilingual brain: language, culture, and identity», *The Oxford Handbook of Multicultural Identity*, 2014, pp.35-56 ;

Xun, R. & Wilson, A. «Language and the bicultural self», *Personality and social psychology*, bulletin 28, vol.8, 2002, pp.1040-50.

I- Le parcours identitaire

I-A- Le rapport à l'enfance

Dans leurs exiles, Kristeva et Huston évoquent souvent leurs enfances et le rapport à cet autre *moi* laissé en arrière, mais aussi à ce nouveau *soi* en rapport à l'autre. Les auteures se remémorent des souvenirs du passé avec nostalgie, tout en voulant s'en détacher. Norton explique que l'enfance permet d'ancrer des connaissances et un vécu historique, géographique, culturel, qu'une expérience à l'étranger adulte, aussi longue soit-elle, n'égalera jamais « et ce n'est pas, mais alors pas du tout la même chose que de passer dans un pays les vingt-cinq premières ou vingt-cinq autres années de sa vie » (Huston, 2004, 16). L'enfance forme un univers irremplaçable et la position d'exilée engendre un entre-deux malaisant et déchirant. Kristeva évoque notamment l'image d'un « caveau secret », cette langue et culture emportée avec soi, imprégnée des souvenirs d'enfance dont il est impossible de se détacher.

« Ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire nocturne du corps, du sommeil aigre-doux de l'enfance. Porter en soi comme un caveau secret, ou comme un enfant handicapé chéri et inutile, ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter » (Kristeva, 26-27)

C'est d'ailleurs cette origine qui tiraille les auteures. La famille, la terre, laissées derrière, l'abandon de cet ancien *soi* parfois gênant, qu'elles souhaiteraient refouler, ou du moins s'en détacher, reste impossible face aux rappels constants de la société « et vos origines? Parlez-nous-en, cela doit être passionnant! » (Kristeva, 46), et « vous sentez-vous française maintenant? » (Huston, 2004, 16). Cette notion d'appartenance interroge l'identité et forme une tension entre un avant et un après. Huston et Kristeva rentrent en dialogue avec le vécu passé et le présent immédiat pour tenter de définir leurs identités (Gregorio, 2). « Chaque exilé a la conviction, profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, qui continue de vivre là-bas... » (Huston, 2004, 108). La conscience de différents *moi* à différentes époques provoquent une sorte de dédoublement, une schizophrénie (Baraona, 212). Kristeva, psychanalyste de métier, n'hésite d'ailleurs pas à discuter d'un parallèle clinique entre le bilingue et son alter-ego intérieur.

I-B- L'inquiétante étrangeté

L'auteure utilise la notion d'inquiétante étrangeté (Unheimlich en allemand), empruntée à Freud (1985) pour expliquer que l'altérité nous effraie car elle renvoie à notre étrangeté intérieure. Le terme allemand signifie d'ailleurs familier, secret, caché, ténébreux. Cette part de nous étrangère délimite ainsi deux entités, l'une consciente (le moi), et l'autre inconnue, dissimulée (le ça). Le titre de l'ouvrage *Etrangers à nous-mêmes* renvoie ainsi à la pathologie psychiatrique.

« Étrange, en effet, la rencontre avec l'autre – que nous percevons par la vue, l'ouïe, l'odorat, mais n'«encadrons» pas par la conscience (...) Étrange aussi, cette expérience de l'abîme entre moi et l'autre qui me choque (...) Le choc de l'autre, l'identification du moi avec ce bon ou mauvais autre qui viole les limites fragiles du moi incertain, seraient donc à la source d'une inquiétante étrangeté » (Kristeva, 276)

L'auteure nous invite à reconnaître cette inquiétante étrangeté, ce qui nous permettra alors de mieux accepter l'autre. C'est ainsi que l'exil demande un compromis entre ce vécu intime et cette demeure extérieure (Gregorio, 5). Huston en arrive à la conclusion que ce *moi* immuable est impossible et que l'exilé doit embrasser la multiplicité identitaire. Elle intitule d'ailleurs les deux derniers chapitres de son livre *Les autres soi*, partie I et partie II, référant de nouveau à cette parité ambiguë.

« Les gens normaux (...) se transforment, évoluent, parlent volontiers des « phases » successives de leur existence ...mais l'identité, c'est-à-dire leur sentiment de qui ils sont, de ce qu'ils font et de là où ils devraient être, va plus ou moins de soi. Rien de tel pour l'expatrié. Rien que le vertige. Le vertige, encore et toujours, à l'idée qu'on aurait pu devenir ceci, qu'on aurait dû faire cela, et ce que l'on est devenu de fait » (Huston, 2004, 212)

La part de nous secrète de Kristeva est pensée par Huston comme un vertige, un trouble intérieur constant qui ne s'explique pas, une sensation de flottement des vies possibles. Le déplacement d'un *soi* d'autrefois vers des futurs éventuels constitue une insécurité pour les auteures « alors ou est le vrai soi ? Hein ? (...) On s'adapte. On fait ce qu'on peut. On devient fou » (Huston, 2004, 39-40), et « cette origine - famille, sang, sol -, [l'étranger] l'a fuie et, même si elle ne cesse de le tirailler, de l'enrichir, de l'entraver, de l'exalter ou de l'endolorir, et souvent le tout à la fois, l'étranger est le traître, courageux et mélancolique » (Kristeva, 46). La folie et la trahison représentent l'étranger, en nous et hors de nous, que Kristeva invite à reconnaître et accueillir. Huston, quant à elle, exprime un désir de vivre une multiplicité de

moi, et remet en question ceux n'ayant pas fait l'expérience de l'étrangeté inhérente à toute langue en les nommant des « monolingues impatriés » (1999, 37 dans Benert, 6). Néanmoins, un mal être semble perdurer, car l'auteure aborde aussi l'idée de futurs imaginés et de vies rêvées à travers l'image du théâtre de l'exil, où l'individu s'installe dans une mise en scène de soi permanente.

I-C- Le théâtre de l'exil

L'exil engendre l'appréhension d'être *découvert* comme étranger, de se voir rejeter par les autres alors que légalement accepté. Chaque trait peut en effet trahir la *véritable* identité « les habitudes alimentaires ou vestimentaires [de l'étranger] sont considérées d'emblée comme un manquement impardonnable au goût universel, c'est-à-dire français » (Kristeva, 58). De la manière de se mouvoir ou de rire (Gonzalez, 63), l'exilé est fiché comme étranger dès que *son jeu* est découvert. Pour Huston, il est ainsi nécessaire de faire semblant pour s'intégrer.

« Choisir à l'âge adulte, de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse, de quitter son pays et de conduire le reste de son existence dans une culture et une langue jusque-là étrangère, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans l'imitation, le faire-semblant, le théâtre » (Huston, 2004, 30)

Cette imitation, ce *comme si* enfantin, permet alors de mener une double vie où le *soi* intérieur est perpétuellement à l'abri. Kristeva n'hésite pas à parler de deuxième *moi* « [La soumission], en fait, renforce l'étranger dans son masque: seconde personnalité impassible, peau anesthésiée dont il s'enrobe pour se procurer une cachette où il jouit de mépriser les faiblesses hystériques de son tyran » (16). Or cette mise en scène est évidemment inconfortable car l'exilé n'est jamais reconnu dans sa totalité, que ce soit dans le pays d'arrivée ou de départ.

« Même lorsqu'il est légalement et administrativement accepté, l'étranger n'est pas pour autant admis dans les familles. Son usage malencontreux de la langue française le déconsidère profondément - consciemment ou non - aux yeux des autochtones qui s'identifient plus que dans les autres pays à leur parler poli et chéri » (Kristeva, 58)

« [Subsiste] une mélodie, un phrasé atypique... une erreur de genre, une imperceptible maladresse dans l'accord des verbes... Et cela suffit. Les Français guettent... ils sont tatillons, chatouilleux, terriblement sensibles à l'endroit de leur langue... c'est comme si le masque glissait... et vous voilà dénoncé ! (...) J'ai bien entendu, vous vous êtes trompé ? Ah, c'est que vous êtes un ALIEN! Vous venez d'un autre pays et vous cherchez à nous le cacher, à vous travestir en Français, en francophone... Mais on est malins, on vous a deviné, vous n'êtes pas d'ici... » (Huston, 2004, 33)

Les auteures montrent ainsi le rejet dont elles sont victimes dans les deux sociétés. En revenant dans le pays de départ, elles sont jugées trop différentes, et « entachées de cet ailleurs menaçant qui colle à la peau et à la langue » (Baraona, 204). Le premier départ empêche le retour au *comme avant* et condamne à un exil infini, n'étant reconnu chez soi nulle part, et étant dans l'imitation partout. Comme le précise les deux auteures, la langue, et en particulier la langue française, est un obstacle quasi insurmontable pour *passer inaperçu* aux oreilles des francophones.

II- La langue identitaire

II-A- L'accent

Si l'exilé tente parfois de s'oublier pour s'intégrer, l'accent reste un moteur de délits à l'assimilation française, car si certaines caractéristiques sont modulables, les erreurs de prononciation dévoilent l'étranger au grand jour.

« L'étranger, donc, imite. Il s'applique, s'améliore, apprend à maîtriser de mieux en mieux la langue d'adoption... Subsiste quand même, presque toujours, en dépit de ses efforts acharnés, un rien. Une petite trace d'accent. Un soupçon, c'est le cas de le dire » (Huston, 2004, 33)

« Personne ne relève vos fautes, pour ne pas vous blesser, et puis on n'en finirait plus, et à la fin on s'en fout. On ne vous signifie pas moins que c'est agaçant quand même : parfois, une levée de sourcils ou un « Pardon? » en vultue vous font comprendre que « vous n'en serez jamais », que « ce n'est pas la peine », que « là au moins on n'est pas dupe » » (Kristeva, 29)

En effet, le tiraillement s'installe entre s'oublier et être oublié. L'exilé devient étranger dans toutes ses langues et en tout environnement. Huston rappelle même que son accent dans sa langue première s'est modifié, et qu'elle parle désormais avec un accent dans deux langues.

« C'est ça, ta langue maternelle ? T'as vu l'état dans lequel elle est ? Mais enfin, c'est pas possible ! *Tu as un accent* ! Tu n'arrêtes pas d'introduire dans ton anglais des mots français. C'est ridicule ! Tu fais semblant ou quoi ? Tu essaies du nous épater avec ta prestigieuse parisianité ? Allez, ça ne marche pas, on n'est pas dupes, on sait que tu es anglosaxophone comme tout le monde... Parle normalement ! Arrête de faire des fautes ! Arrête de chercher tes mots ! Tu les as, tes mots, tu les as avalés avec le lait maternel, comment oses-tu faire mine de les avoir oubliés ? Parle tout droit, enfin, parle naturel, parle anglais ! ! ! » (Huston, 2004, 39-40)

L'exilé est pour toujours voué au rejet, impardonné d'avoir pris la décision de partir de son premier pays, et refoulé aux premiers signes de non-appartenance dans la société d'accueil

(Baraona, 204). Kristeva, considérée bulgare en France et française aux Etats-Unis, finit par se définir selon son statut d'étrangère (Domingues, 60). Pour sa part, Huston, questionnant sa double appartenance, parvient à la même conclusion « serait-ce que ... y compris dans ma propre langue ... je ne me supporte qu'étrangère, dotée d'un accent ? » (Huston, 1999, 41-42). L'accent devient une revendication situant les auteures dans un entre-deux sans fin, tout en permettant l'exploration d'une identité unique. Huston confiera par ailleurs « d'y tenir (à cet accent) » (Huston et Sebbar, 1986, 252 dans Alonso, 397) et Kristeva n'hésitera pas à mettre en écho l'étrangeté de la langue (Gregoria, 4). Assurément, la tension entre leurs positions d'exilées et la société sera moteur d'une production artistique riche (Benert, 6). Huston aborde d'ailleurs la problématique des interférences linguistiques comme trait exclusif de l'écriture d'auteur.es bilingues (Mackey, 408).

II-B- La dissonance bilingue

Reflétant ses trajectoires de vies, l'exilé passe de langue en langue dans un décalage constant (Gonzalez, 63). Huston confiera qu'au lieu de se sentir parfaitement bilingue, elle serait « doublement mi-langue » (Klein-Lataud, 1996, 228 dans Alonso, 395). En effet, la confrontation avec les difficultés linguistiques remet en cause le *moi* des auteures. N'étant chez soi dans aucunes langues, Kristeva en arrive à choisir le silence comme seule solution.

« Ainsi, entre deux langues, votre élément est-il le silence (...) Pourquoi alors avoir coupé la source maternelle des mots ? (...) Le silence ne vous est pas seulement imposé, il est en vous: refus de dire, sommeil strié collé à une angoisse qui veut rester muette, propriété privée de votre discrétion orgueilleuse et mortifiée, lumière coupante que ce silence » (Kristeva, 27-28)

Le champ lexical des auteures est d'ailleurs particulièrement expressif de cette ambiguïté intérieure. Kristeva parle « d'enfant handicapé chéri et inutile » (26-27) mais aussi « d'une langue artificielle, une prothèse » (29) ; puis à la maladie, Huston exprime une folie « on fait ce qu'on peut. On devient fou » (2004, 39-40). Les auteures font aussi référence à l'égarement : « Rien à dire, néant, personne à l'horizon » (Kristeva, 29), « mais l'identité (...) va plus ou moins de soi. Rien de tel pour l'expatrié. Rien que le vertige. Le vertige, encore et toujours » (Huston, 2004, 212) ; et enfin l'imposture : « ah, c'est que vous êtes un ALIEN ! vous venez d'un autre pays et vous cherchez à nous le cacher » (Huston, 2004, 33), « l'étranger est le traître, courageux et mélancolique » (Kristeva, 46). Ce bilinguisme provoque chez les auteures une dissonance, l'impression de ne parler couramment aucunes langues.

« Quelle est-elle [ma langue à moi]? Elle est située maintenant, je crois, quelque part entre l'anglais et le français, c'est-à-dire que – sans y réfléchir, sans le faire exprès – je cherche à préserver en français ce que j'aime de l'anglais (son ouverture, son économie, son insolence) et en anglais ce que j'aime du français (sa précision, sa sensualité, son élégance) » (Huston, 2004a, 32)

L'écrivaine Agota Kristof, Hongroise de naissance qui accueillie aussi le français comme langue d'écriture, ira jusqu'à énoncer « qui suis-je en français ? Je ne sais pas » (2004, 208 dans Baraona, 209). A la recherche de leur *soi*, les auteures cherchent leurs voies, questionnent leurs styles. Les traductions sont parfois fades, les termes inappropriés, les mots manquent « vous vous perfectionnez dans un autre instrument, comme on s'exprime avec l'algèbre ou le violon. (...) Vous avez le sentiment que la nouvelle langue est votre résurrection : nouvelle peau, nouveau sexe » (Kristeva, 28), et « langue étrangère, nouvelle identité ; l'autre, l'ancienne est jetée à la poubelle » (Huston, 2001, 265). Huston et Kristeva semblent alors trouver leurs places dans cet exil linguistique et créatif, dans cette langue forgée par elles et pour elles. Les auteures comprennent qu'un choix n'est pas obligatoire, qu'elles peuvent vivre des deux idiomes, s'émanciper au travers de la création artistique en s'inspirant de cette étrangeté de la langue.

II-C- La voix de l'écriture

La distance offerte par une langue seconde permet de relâcher le poids du passé en mettant la langue maternelle de côté (Klein-Lataud, 1996, 215 dans Alonso, 387). La langue étrangère est ainsi accueillie comme libératrice d'une origine imposée à la naissance car elle permet une distanciation du passé et ainsi l'émergence d'un nouveau *moi* « [l'origine de l'étranger] le hante pour le meilleur et pour le pire, mais c'est bien ailleurs qu'il a mis ses espoirs, que se placent ses combats, que se tient aujourd'hui sa vie » (Kristeva, 46), et :

« Quelle est la langue des écrivains ? (...) Le plus grand compliment qu'on puisse me faire est de me dire que je suis une, qu'on reconnaît mon « style », ma « voix » [...] « J'écris tantôt en français, tantôt en anglais mais, quelle que soit la langue que je choisis pour écrire un texte particulier, j'ai besoin (...) de me forger une langue à moi » (Huston, 2004a, 31)

Les écrivaines décident d'embrasser une identité choisie, en s'acquittant de leur descendance (pays, milieu, langue, époque) (Baraona, 212). Le départ de la langue maternelle vient libérer l'esprit créateur (Gregorio, 4). En effet, l'amertume et la mélancolie causées par le poids des souvenirs d'enfance sont rompues et l'horizon créatif peut s'étendre. L'altérité de la langue

s'ouvre vers une nouvelle subjectivité, un autre *soi* réinventé (Bessy, 2008, 92 dans Alonso, 387).

En outre, les textes de Huston et Kristeva sont parsemés d'autres langues. La première apprend d'abord l'anglais, puis l'allemand et enfin le français. La seconde le bulgare, le français et l'anglais, mais connaissait aussi le grec (Domingues, 67). L'écrivain Edouard Glissant parle « d'imaginaire des langues », il explique ainsi que dans tout processus d'écriture, les langues environnantes s'entendent, se font écho et se répondent. Il n'est plus de texte monolingue car le récit contient toutes les langues du monde (Gonzalez, 74).

En effet, dans leur langue adoptive, les écrivaines osent les interférences, passent d'une langue à l'autre sans scrupule. En réalité, le linguiste François Grosjean pointe que la prose bilingue contient toujours des traces des autres langues qui enrichissent l'écriture (Grosjean, 79). Pour les auteures, ces langues représentent leurs étapes d'exilées, les *soi* qu'elles ont multipliées. Là où la traduction pourrait avoir lieu, le choix est fait de fournir au lecteur les mots dans leur langue originale, gardant ainsi l'opacité et le mystère entiers. L'*Autre* est légué au lecteur et mis face à face avec l'inquiétante étrangeté du texte (Domingues, 67).

Conclusion

L'exil questionne le rapport aux racines et provoque chez les auteures un rappel nécessaire au vécu passé en interrogeant ce lien entre ce *soi* antérieur et présent. Selon Kristeva, il est nécessaire de rentrer en dialogue avec l'autre pour accepter notre part d'étrangeté intérieure. Huston quant à elle assume une multiplicité identitaire. Toutefois, les auteures se sentent rejetées et décident ainsi de dissimuler leur *moi* sous couvert d'un jeu théâtral tragique, car étant dans l'imitation constante. Leur bilinguisme provoque une aliénation sociale et fragilise le rapport entre société de départ et société d'arrivée. La quête de l'origine les poursuit, la langue ne leur laissant aucun répit. Les auteures sont fragilisées dans leur *moi*, ne se considérant plus bilingue dans aucune langue. Elles trouveront finalement leur salut dans l'écriture, leur identité langagière attèlera à bon port en s'affranchissant des attaches passées et en acceptant leur inquiétante étrangeté. Leur diversité d'ancrages et pluralité linguistique devient une richesse, utilisées d'ailleurs comme source intarissable d'inspiration. La quête du *soi* des auteures les mèneront à vivre une double existence apaisée, délivrée de ce *moi* pérenne et intemporel. Leurs récits mettent en scène des réalités subjectives à l'aide de cette langue libératrice, leurs voix d'écrivaines, et donnant l'opportunité : « d'aller ailleurs et d'être autrui dans [sa] tête » (Huston, 2004, 105).

Bibliographie

ALONSO, Juan Carlos Juarez, « Témoignage de la surconscience linguistique et de l'étrangéité chez Nancy Huston », *Revista de estudios franceses*, Cédille, n°19, 2021, pp.385-409.

BARAONA, Geneviève, « *Littérature d'écrivains d'expression française (quatre études de cas) : des clés pour une éducation à l'interculturel ?* », Thèse de doctorat en sciences de l'éducation obtenue à l'université Paris Ouest Nanterre la Défense, 2009, 564 pages.

BENERT, Britta, « Plurilinguisme et migrations dans Nord Perdu de Nancy Huston », *Plurilinguisme et migrations dans la littérature de langue française*, Carnets, APEF, deuxième série, n°7, 2016, pp. 1-12.

CHOW, Rey, « Reading on being monolingual », *New literary history*, The Johns Hopkins University Press, vol.39, n°2, 2008, pp. 217-231.

COMBE, Dominique, « Derrida et Khatibi-Autour du monolinguisme de l'autre », *Plurilinguisme et migrations dans la littérature de langue française*, Carnets, APEF, deuxième série, n°7, 2016, pp. 1-6.

CREPON, Marc, « Ce qu'on demande aux langues (autour du monolinguisme de l'autre) », *Raisons politiques*, Presses de sciences po, 2001, pp.27-40.

DOMINGUES, Joao, « Traduire l'étranger qui se donne en français ou l'accueil d'étrangéités francophones », *Synergies Portugal*, Universidade de Coimbra, N°7, 2019, pp.59-69.

GONZALES, Maya Roux, « Perder el norte : Nancy Huston y el imaginario de las lenguas », *ALEA*, Rio de Janeiro, vol.23, n°2, 2021, pp.60-76.

GREGORIO, Adelaide Fins, « L'exil intime qui nous fonde. Le langage humain qui rend possible l'identité narrative et littéraire », *APEF*, Carnets, deuxième série, n°10, 2017, pp.1-12.

GROSJEAN, François, *Bilinguals: life and reality*. Harvard University Press, Cambridge, 2010, 262 pages.

HUSTON, Nancy, *Désirs et réalités*. Arles : actes sud, Saint-Amand-Montrond : Bussière Camedan impr., « Babel (Arles) ». 2001, 288 pages.

HUSTON, Nancy, *Nord perdu*. Arles : actes sud, Saint-Amand-Montrond : Bussière Camedan impr., « Babel (Arles) », 2004, 129 pages.

HUSTON, Nancy, *Ames et corps*. Arles : actes sud, Saint-Amand-Montrond : Bussière Camedan impr., « Babel (Arles) », 2004a, 256 pages.

KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*. Fayard, Paris, 1988, 293 pages.

NORTON, Bonny & TOOHEY, Kelleen, « Identity, language learning and social change », *Lang. Teach.*, Cambridge University Press, 2011, pp.412-446.

PAVLENKO, Aneta, « Bilingual minds: emotional experience, expression, and representation », *UK:Multilingual matters*, Clevedon, 2006, pp.1-33.

RODRIGUEZ, Rita Varela, « Le partage des mots o la busqueda de la identidad en la tierra del exilio », *Revista de estudios franceses*, Santa Cruz de Tenerife, n°13, 2017, pp.437-447.

ROMAINE, Suzanne, *Bilingualism*. Language in society, 2nd edition, Wiley-Blackwell, Oxford, 1995, 402 pages.

SALMANI, Mohammad Nodoushan & GARCIA, Jesus Laborda, « The bilingual self or selves? », *International journal of language studies*, vol.8, no.3, 2014, pp.107-116.

SOTO, Ana Belén, « Parcours transfrontalier de l'enfance : analyse comparée de trois ouvrages à portée autofictionnelle », *revista de estudios franceses Cédille*, Universidad autonoma de Madrid, n°21, 2022, pp.65-87.

Notice bio-bibliographique

Justine Noyer est doctorante en sociolinguistique à l'université de Paris Nanterre en cotutelle avec l'université de Cagliari. Elle a écrit deux mémoires sur le bilinguisme natif et différents articles s'intéressant aux phénomènes d'alternance codique et d'emprunts, et présentée diverses présentations liées aux usages d'une langue adoptée et à la notion de transculturalisme.

Justine.noyer8@gmail.com